

LA CHANSON DE LA FORGE

La forge a des aspects d'enfer.
Le lourd soufflet de cuir attisé
Les charbons où, rouge cerise,
Scintille un large bloc de fer.
Et le forgeron, dont le torse
De bronze est superbe de force,
Le saisit comme en un étau
Dans sa pince : l'ombre s'allume.
Lui le pétrit sous son marteau
Qui chante en frappant sur l'enclume.

Que faire de toi, masse étincelante
D'où le feu jaillit en gerbes au choc ?
Ping ! — tu deviendras le robuste soc
De quelque charrue à la marche lente.

Que faire de toi, lame longue et mince ?
Ping ! — tu seras faux ; tu seras le fer

Devant qui pliera l'épi lourd et fier,
Comme un courtisan qui salua un prince.

Que faire de toi, parcelle égarée
Que l'on oublie ? Tu seras bientôt,
Ping ! — en quelques coups, lame de couteau
Pour couper le pain à croûte dorée.

Et toi, pur acier, part la mieux trappée,
Ping ! — je te ferai deux rudes tranchants :
Car tu défendras nos maisons, nos champs
Et notre vieux nom : tu seras l'Épée.

Ainsi devient le bloc qui fume,
Épée ou soc, faux ou couteau,
Aux coups répétés du marteau
Qui chante en frappant sur l'enclume.

JÉRÔME DOUCET.

LE THON

Proche parent du maquereau, le thon s'en distingue par la disposition de ses nageoires et ses formes colossales. Il peut atteindre trois mètres de long et peser jusqu'à cinq et six cents kilogrammes.

De toute antiquité, ce beau poisson a été activement recherché pour sa chair, ferme, saine, nourrissante et toujours savoureuse.

Comme on ne le voit apparaître sur les rivages du Portugal, de l'Espagne, de la France, de l'Italie, de la Sicile, de la Sardaigne, de l'Afrique, qu'à certaines époques et en bandes nombreuses, on crut longtemps qu'il était essentiellement migrateur.

Les marins, les pêcheurs, les savants même, affirmaient que, tous les ans, au printemps, le thon abandonnait l'océan Atlantique, son habitat, pour se livrer à quelques promenades dans la mer Méditerranée en passant par le détroit de Gibraltar.

On prétendait que, se dirigeant vers l'Orient, sans toutefois dépasser les eaux de la mer d'Azof, il allait frayer dans des parages de prédilection pour s'en retourner ensuite chez lui par le même chemin. Dans ce voyage au long cours, les individus capturés dans les diverses pêcheries portaient à l'aller, le nom de "thons de course", et au retour, celui de "thons de retour".

Procédant par induction, Cuvier pressentit un des premiers que les savants et le vulgaire faisaient erreur sur les faits et gestes de ce poisson. Il lui avait suffi de remarquer que les prétendues arrivées ne se suivaient avec aucune régularité ; que les pêcheries ont lieu en toute saison sur divers points du littoral ; que l'abondance ou la rareté des thons est absolument indépendante dans le golfe de Cadix et dans la mer Méditerranée ; que la disette d'une pêcherie n'enrichit pas l'autre, pour en conclure qu'il fallait renoncer à la théorie des grandes migrations.

Aujourd'hui, il est bien démontré que le thon reste cantonné, soit dans le golfe de Cadix, soit dans la mer Méditerranée ; qu'on ne le rencontre qu'accidentellement dans l'océan Atlantique, où il semble égaré, qu'il ne franchit le détroit de Gibraltar ni dans un sens ni dans l'autre, et que les soi-disant migrations se bornent à des ascensions verticales, autrement dit, en langage technique, à des pérégrinations purement et simplement bathymétriques. C'est-à-dire que, suivant les saisons, suivant les nécessités de son existence de poisson, le thon s'élève des grands fonds, de 1000 et 1500 brasses, pour chercher, à une altitude plus ou moins chaude, une station plus ou moins favorable à sa nourriture, au développement de ses œufs et de ses petits. Donc le thon n'émigre pas. Son aïre de distribution reste essentiellement méditerranéenne, ce qui lui a valu l'appellation savante de *thynnus mediterraneus*.

Au printemps, les thons de course (l'ancienne dénomination étant conservée) apparaissent en phalanges triangulaires pour déposer leur frai sur les bas-fonds ; après quoi les thons dits "de retour" disparaissent à nouveau dans la profondeur des abîmes.

Dès que la vedette postée à cet effet a signalé la présence d'une bande de thons, un grand nombre de bateaux de pêche viennent se ranger en ligne courbe, faisant la chaîne au moyen de leurs filets tendus de l'un à l'autre. Les poissons effrayés se débattent et, de plus en plus pressés par la ligne d'investissement qui va toujours se resserrant, ils vont échouer sur le rivage, où on les assomme. Cette pêche est dite pêche à la *thonaire*.

Le thon se pêche encore à la ligne tout comme un simple brochet, mais la façon la plus grandiose de le pêcher, ou plutôt de le chasser, se pratique à la *madrague*. C'est alors un véritable sport qui fut jadis un des divertissements favoris des nobles Siciliens en même temps qu'une source de leurs richesses. La madrague est une vaste enceinte distribuée en plusieurs *chambres* au moyen de filets lestés verticalement et formant cloisons. On ménage, entre le rivage et la madrague, qui a parfois plus d'un kilomètre de longueur, un passage ou *chasse*, où l'on force les thons à se rassembler. Ceux-ci côtoient la cloison à claire-voie, sans chercher à franchir d'un bond le faible obstacle qui les enferme, et ils passent docilement de chambre en chambre jusqu'à la dernière, appelée *chambre de mort*.

Celle-là est fermée en dessous par une filet horizontal, sorte de plancher mobile que l'on élève peu à peu à la surface de l'eau. Le manœuvre en est très pénible et exige le travail de toute une nuit. Aux premières lueurs du jour, les thons se trouvent réunis dans un étroit espace carré sur les côtés duquel sont rangées les barques où se tiennent les pêcheurs, et les spectateurs, voire même les spectatrices, car les belles dames de Palerme sont aussi passionnées pour les tueries de madrague que les Espagnoles le sont pour les combats de taureaux.

Au milieu de la chambre de mort se tient dans une petite yole le chef

de la pêche qui commande la manœuvre. Au signal donné, le filet mobile s'élève de plus en plus, et les thons apparaissent à fleur d'eau, s'agitant tumultueusement, faisant jaillir à l'entour des tourbillons d'écume salée. Alors le massacre commence. Les pêcheurs, demi-nus, s'excitent au carnage, frappent à coups de croc, de trident, de harpon, les pauvres bêtes qui cherchent à échapper à leurs bourreaux par des bonds prodigieux.

Le roi Louis XIII, qui se plaisait aux jeux cruels, prit un tel plaisir à une pêche à la madrague qu'il déclara n'avoir jamais assisté à plus agréable passe-temps. Toutefois c'est, pour les cœurs sensibles, un spectacle révoltant de voir ces beaux et inoffensifs poissons se débattre au milieu des flots teints de leur sang, en poussant des gémissements semblables à des vagissements d'enfants.

Les madragues les plus productives sont établies dans la mer de Sardaigne, la mer Tyrrhénienne, la mer Ionienne, le sud de l'Adriatique, la baie de Tunis, qui sont autant de centres de demeure du thon. Bon an, mal an, les madragues de Sardaigne capturent en moyenne 27,000 thons de course et celles des côtes de Tunisie atteignent le chiffre de 80,000, bien que de récentes statistiques attestent leur appauvrissement.

MME GUSTAVE DERMOULIN.

AVENTURES DE CHASSE

C'était en France, il y a quelques années et la fermeture de la chasse, aurait été, pour les disciples de feu saint Hubert, aussi peu folâtre que l'ouverture, si elle n'avait été égayée par la mésaventure d'un chasseur.

Quand je dis égayée, je me sers d'un terme impropre ; qu'on en juge :

Le lendemain de cette fermeture, qui était un dimanche, par un temps de plein dégel, un nemrod transi descend vers 9 heures du matin d'un train omnibus.

Aussitôt cependant on le vit se redresser, non sans fierté, et montrer aux employés de l'octroi son carnier renfermant deux faisans, six perdreaux et une bécasse.

—Comblen de droits à payer ?

—Mais, monsieur, fit le gabelou avec le ton rogue qu'on aime à prendre souvent dans ce métier-là, la chasse est fermée.

—Oui, depuis hier ; j'ai manqué le train hier soir et j'ai pris le premier ce matin. Il est facile de vous en assurer.

—Cela ne nous regarde pas. La chasse est fermée. Donnez moi votre gibier, je le confisque et je vous dresse procès-verbal.

—Vous voulez rire.

—On ne rit pas ici. Allons, vite, ce gibier.

Le chasseur entra d'abord en colère, prit la foule à témoin, se nomma, rien n'y fit.

Alors sa colère se transforma en fureur et il menaça le gabelou du juste châtement de ses chefs.

—C'est comme cela, fit celui-ci, eh bien ! chez le commissaire.

Chez le commissaire, ce fut bien une autre affaire. Le magistrat le prit de plus haut encore et la fureur de notre homme devint de la rage. Il s'emballa ; si bien qu'il n'a plus son gibier, qu'on a dévoré on ne sait où, mais qu'il se trouve posséder quatre procès-verbaux.

LES FLEURS QU'ELLE DÉSIRAIT AVOIR

Il sortait pour prendre, comme d'habitude, le train du matin, quand sa femme le rappela :

—Tom ! dit-elle.

—Que veux-tu ? répondit-il, la main sur la poignée de la porte.

—J'ai fait bêcher le jardin, hier, et j'ai besoin que tu me rapportes quelques plantes de la ville.

—C'est bien, fit-il. Qu'est-ce que tu veux ? Dépêches-toi, car je manquerai le train.

—Eh bien, cria-t-elle de la salle à manger, tu m'apporteras...

—Oh, vite ! répliqua monsieur avec un mouvement d'impatience.

—Mais, je réfléchis.

—Vite ! cria-t-il encore en ouvrant la porte. J'entends le sifflet. Qu'est-ce que c'est ?

Le mot "roses" arriva vaguement à ses oreilles et il partit comme un fou. A midi, craignant d'avoir été un peu vif envers sa femme, il sortit et acheta deux douzaines de variétés de roses et les emporta, toutes hérissées d'épines, le soir à la maison, au péril de tous ceux qui l'approchaient. Quand il voulut remettre les arbustes à sa femme, il fut tout surpris de la voir fondre en larmes.

—Qu'as-tu donc ? lui demanda-t-il étonné ; est-ce que ce n'est pas cela que tu désirais ?

—Non, sanglota-t-elle, je n'ai pas besoin de roses.

—Mais, ma chère, tu m'as certainement dit des "roses", ce matin.

—Je... je sais bien que je l'ai dit, mais comme tu étais si pressé et que rose était le mot le plus court, j'y ai pensé à ce moment. Je voulais des chrysanthèmes et des rhododendrons, mais tu ne m'as pas laissé le temps de le dire.

LA BARBE ROUSSE

Le comte de Soissons avait la barbe rousse. Se promenant un jour dans ses jardins avec Henri IV, qui était venu lui rendre visite, il demanda au jardinier, dont il voulait se moquer, comment il se faisait qu'il n'eût point de barbe. Le jardinier, qui pour le moment était plus ou moins disposé à entendre raillerie, répondit au comte sans sourcilier : "Le jour où Dieu fit la distribution des barbes, j'arrivai un peu tard, il n'en restait plus que des roussees. J'ai mieux aimé m'en passer que d'en accepter une de si vilaine couleur."

Pour protection, cure infaillible des Catarrhes
de la Poitrine, Bronches, Poumons, etc.,

Portez le **PLASTRON DE PIN PARFUMÉ**

{ Célèbre Produit Français couronné
par l'Académie de Paris et toutes
les Grandes Expositions.